

## Agnès VARDA



Née le 30 mai 1928 en Belgique, d'un père grec et d'une mère française, Agnès Varda fut élevée à Sète, puis à Paris, devient ensuite photographe officielle du TNP.

Sans avoir bénéficié d'aucune formation, Agnès Varda réalise un premier film de long-métrage, *La pointe courte* (1954), qui bouleverse les règles traditionnelles d'écriture cinématographique et les règles économiques, puisque réalisé pour sept millions d'anciens francs. Agnès Varda accepte ensuite de tourner un film de commande pour le Ministre du tourisme : *O Saisons, O châteaux*.

Après *Du côté de la côte*, sur la Côte d'Azur, Agnès Varda réalise en 16 mm, *Opéra Mouffe* le carnet de notes d'une jeune femme enceinte (elle-même), dans le contexte social du quartier Mouffetard.

Braunberger qui venait de produire [A Bout de souffle](#) et [Lola](#), lui propose de mettre en chantier un film dont le budget ne dépasserait pas 50 millions. Renonçant à son projet *La mélangite*, elle tourne *Cléo de 5 à 7*, portrait d'une femme, qui obtiendra le Prix Méliès. Invitée à Cuba pour un Festival de Cinéma, Agnès Varda rapporte de son voyage 4 000 photos. Elle en retient 1500 qu'elle monte pendant six mois, dès son retour à Paris. Ce sera SALUT LES CUBAINS. Suivront deux longs métrages : LE BONHEUR et LES CRÉATURES, ce dernier film tourné en l'île de Noirmoutier.

En 1967, Agnès Varda part aux États-Unis, à San Francisco, à l'occasion d'un hommage rendu au couple Varda/Demy. Elle rencontre un parent, peintre naïf et reste là-bas pour réaliser un film sur lui : UNCLE YANCO. Aidée par des étudiants qui soutenaient le mouvement noir d'extrême gauche, elle réalise ensuite BLACK PANTHERS. Un projet de long métrage, PEACE AND LOVE, s'effondre. En remplacement, Agnès Varda réalise LIONS LOVE. De retour à Paris, Agnès Varda tourne, pour la TV, un film sur le putsch des Colonels en Grèce, d'après un sujet déposé deux ans plus tôt. Le film ne sera jamais diffusé. De nombreux projets n'aboutissent pas : CHRISTMAS CAROL, HÉLÈNE AU MIROIR, VIVECA LA SAGE, MON CORPS EST A MOI. Après la naissance de son fils Matthieu, ne pouvant s'éloigner de chez elle, la réalisatrice filme les habitants et commerçants de sa rue (DAGUERRÉOTYPES), puis obtient l'avance sur recettes pour L'UNE CHANTE, L'AUTRE PAS. Après plusieurs courts métrages passionnants, Agnès Varda tourne SANS TOIT NI LOI, qui lui vaut le Lion d'Or au Festival de Venise et pour lequel Sandrine Bonnaire remportera le César de la Meilleure Actrice en 1986.

Plus tard, avec *Les Glaneurs et la glaneuse*, tourné en DV, la cinéaste pointera, à sa manière, les excès de la société de consommation. Avec son talent de conteuse, son insatiable curiosité et son éternelle coupe au bol, Varda a su se faire, au fil des ans, une place à part dans le cinéma français, au point de se voir confier le redoutable honneur de tourner le film-hommage au 7e art centenaire (*Les Cent et une nuits*). Sur un mode plus

intime, elle consacre 3 films précis et précieux (dont *Jacquot de Nantes* en 1991) au défunt Jacques Demy. En 2001, la septuagénaire Agnès Varda, toujours en activité, reçoit un César d'honneur pour l'ensemble de sa carrière.

## Agnès Varda : confession d'une rêveuse

Par Thomas Baurez (Studio Magazine), publié le 16/12/2008

À 80 ans, la cinéaste livre *Les plages d'Agnès*, un film souvenir magnifique qui revient sur son parcours, ses amours, ses combats, ses joies, ses peines, et qui révèle l'intelligence et la poésie d'une femme farouchement indépendante.

Agnès V. reçoit sur ses terres. Un petit coin de soleil planté au coeur de la rue Daguerre dans le 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris. C'est là qu'elle a échoué au début des années 50 après avoir quitté la plage de Sète et sa pointe courte. Depuis, cette maison atelier scindée en deux par une cour intérieure a vu défiler plus d'un demi-siècle d'aventures artistiques : les débuts de la Nouvelle Vague avec l'incontournable Cléo de 5 à 7, les nombreux "Documenteurs" (*Réponses de femmes*, *Daguerrotypes*), les fictions (*Sans toi ni loi*, *Kung-fu Master*, *Jacquot de Nantes*). Le tout marqué par la passion qui liait Varda à son compagnon Jacques Demy, l'auteur de comédies musicales enchantées et enchanteresses (*Les demoiselles de Rochefort*, *Les parapluies de Cherbourg*), décédé en 1990. Une passion dont témoigne aujourd'hui la sortie d'un coffret DVD exceptionnel, regroupant l'intégralité des oeuvres de Demy (voir Studio n° 251). Ce travail de titan a été effectué avec l'aide de ses enfants, Rosalie et Mathieu.

En ce jeudi 30 octobre, la pluie et le froid envahissent la rue Daguerre. L'entrée du 88 aux couleurs violettes se détache des autres habitations. Nous sommes en territoire Varda. On pénètre dans ce saint des saints avec une certaine dévotion cinéophile rapidement balayée par notre hôte. À 80 ans, Agnès Varda débarque comme une furie, nous entraîne illico de l'autre côté de la rue où une ancienne boutique est devenue sa salle de montage.

On ne mélange pas les sphères intime et professionnelle comme ça ! Et même si elles ont tendance à se confondre, c'est tout l'art de cette funambule des émotions que de tenir les choses à distance. Son dernier film, *Les plages d'Agnès*, n'est d'ailleurs fait que de ça. Placé en équilibre entre passé et présent, souvenir et poésie, légèreté et gravité, il se regarde comme un autoportrait de peintre dont la profondeur se dévoile à la force et à la patience du regard.

Agnès Varda accepte avec une pudeur presque enfantine de se faire prendre en photo par Jean-François Robert, s'installe ensuite sur un canapé pour l'interview. Du coin de l'oeil, elle observe un monteur effectuer les dernières retouches à la bande-annonce de son film. Sa parole est limpide et coule avec une fluidité rassurante. Il fait décidément bon être là, près d'elle.

**Dans votre façon de vous mettre en scène dans *Les plages d'Agnès*, vous donnez l'impression d'être très à l'aise avec votre image.**

**Agnès Varda :** Il y a une part de coquetterie tout à fait assumée, même si ma présence à l'écran reste avant tout un acte d'artiste. Je prends pour exemple le travail de l'un des peintres les plus profonds et les plus sincères, Rembrandt. S'il a peint ses proches, il revenait toujours à lui et effectuait au moins un autoportrait par an. Je ne pense pas qu'il le faisait par simple narcissisme. Il devait considérer que laisser une trace de lui-même signifiait quelque chose d'autre. Dans mon film, je me suis déclinée sous toutes les formes. Il y a des photos de moi jeune, d'autres d'aujourd'hui avec mes poches sous les yeux ou encore celles où je me ridiculise, à l'image de ce cliché où je suis avec ma petite voiture à pédales ? Tout doit rester ludique. C'est du spectacle !

### **L'idée de se mettre en scène n'est jamais gratuite?**

**A.V.** : Comme sujet de film, je ne suis pas intéressante. Je n'ai pas une vie dramatique. Les plages d'Agnès est un film qui raconte le travail et la recherche de liberté d'une femme à travers son moyen d'expression : le cinéma. On peut d'ailleurs regarder mon film comme une histoire d'amour du cinéma. Je ne vous cache pas que tout au long de sa fabrication, qui a duré plus de neuf mois, je me suis souvent dit : quelle folie de faire ça ! Il y avait également l'idée de laisser une trace. J'ai aujourd'hui 80 ans et je voulais me raconter à mes petits-enfants. Je n'allais tout de même pas les rassembler autour d'un feu pour leur raconter mes souvenirs ! Leur proposer un spectacle était une meilleure idée. Enfin, comme je le dis après la séquence de mon anniversaire, je me souviens pendant que je vis. Un peu à la manière de Corinne Marchand dans Cléo de 5 à 7 lorsqu'elle se regarde dans le miroir pour se persuader qu'elle n'est pas morte. Avec ces plages, j'ai filmé pour me souvenir. Comme tous les vieux, je perds un peu la mémoire.

### **La notion de spectacle, de jeu a toujours été très présente dans votre vie?**

**A.V.** : Oui, bien sûr. Avec ces Plages?, j'avais envie de donner corps à des rêveries, "daydream" comme disent les Américains. J'aime beaucoup ça, les rêves de jour. Pas ceux que vous faites lorsque vous dormez, mais ceux qui, au contraire, vous tiennent éveillés. Par exemple, j'aime le cirque et les acrobates. L'idée de mettre des voltigeurs avec la mer en fond me fascinait. C'est beau, c'est un rêve de cinéma.

### **Pourquoi mettre les plages au centre de votre récit ?**

**A.V.** : Parce que j'ai toujours vu la mer. C'est aussi simple que ça. Je crois d'ailleurs que mes parents m'y envoyaient pour des raisons de santé. Ils avaient décidé que la mer du Nord, c'était bon pour les os, les poumons? Ensuite nous sommes allés près de la Méditerranée. C'est avec Jacques [Demy] que j'ai réellement pris goût à la mer. Il m'a fait découvrir l'île de Noirmoutiers, où nous avons vécu. Plus tard, nous sommes partis à Los Angeles. Là-bas, contrairement aux idées reçues, l'eau est très froide. Bref, l'utilisation des plages dans le film est une métaphore de ce que nous vivons tous. Et puis, nous sommes tous un peu comme la mer, un peu pareils et pourtant si différents.

### **Il y a un passage très poignant où, pour la première fois, vous parlez de la mort de Jacques Demy en nommant clairement la maladie qui l'a emporté, à savoir le sida. Pourquoi ?**

**A.V.** : Peut-être que je n'en avais pas eu l'occasion avant. Lorsque j'ai réalisé Jacquot de Nantes (1990), je traitais surtout de son enfance et puis je le filmais alors qu'il était en train de mourir. Ce qui me semblait important aujourd'hui, c'était de reconvoquer certains techniciens qui m'ont aidé à réaliser ce film et de lui rendre hommage. À l'époque, le sida était une maladie honteuse et Jacques tenait à ce que personne n'en parle. Je trouve très beau et naturel qu'avec le recul, des gens délicats qui l'admiraient puissent s'exprimer simplement et avouer : "Non seulement on respectait son silence, mais on voulait l'accompagner !"

### **La réalisation d'un film est-elle toujours portée par un même désir ?**

**A.V.** : Je n'ai jamais eu de plan de carrière. Un film se met en route comme un petit train électrique dont on aurait remonté la mécanique pour le faire avancer tout seul. Je pense sincèrement que tout film est à la fois important et inutile. On ne sait jamais pourquoi on travaille. J'aime beaucoup cette phrase de [Luis Buñuel](#) : "Entre le hasard et le mystère se glisse l'imagination." Il y a de multiples façons de faire du cinéma. Certains adaptent des romans, écrivent pour des acteurs afin de monter plus facilement leur projet. Je n'ai rien contre. Je connais des gens très bien qui fonctionnent comme ça. Mais ce n'est pas ma méthode. Je fonctionne comme une artiste, par pulsion.

### **Et quel regard portez-vous justement sur votre travail d'artiste ?**

**A.V.** : Qu'est-ce que le cinéma par rapport à ce qui se passe dans le monde ? Je ne vais pas vous faire le numéro de la faim dans le monde, la place des femmes dans la société, etc. Je voyais encore ce matin, à la télévision, des réfugiés africains, ce sont des visions d'apocalypse pour moi. Moi qui suis protégée par ma maison, ma famille, mes amis? Je ne dis pas qu'il est futile de faire du cinéma, car on ne peut pas vivre sans art ni culture, mais il y a un décalage entre des personnes qui sont dans la survivance immédiate et moi qui ai un édredon pour dormir, une table de montage pour faire mes films, des gens que j'aime autour de moi. Alors, je dois faire du cinéma pour partager cette espèce de fluctuation qu'est la vie. Les malheurs que vous rencontrez vous poussent parfois à rester en vie. J'ai eu des peines, des malheurs, la mort de Jacques a été, par exemple, très douloureuse, et pourtant je conserve cette énergie vitale.

**Avez-vous déjà un nouveau projet en route ?**

**A.V.** : Non, je suis assez fatiguée. Pour l'heure, je veux surtout terminer Les plages d'Agnès et le voir vivre sa vie !